

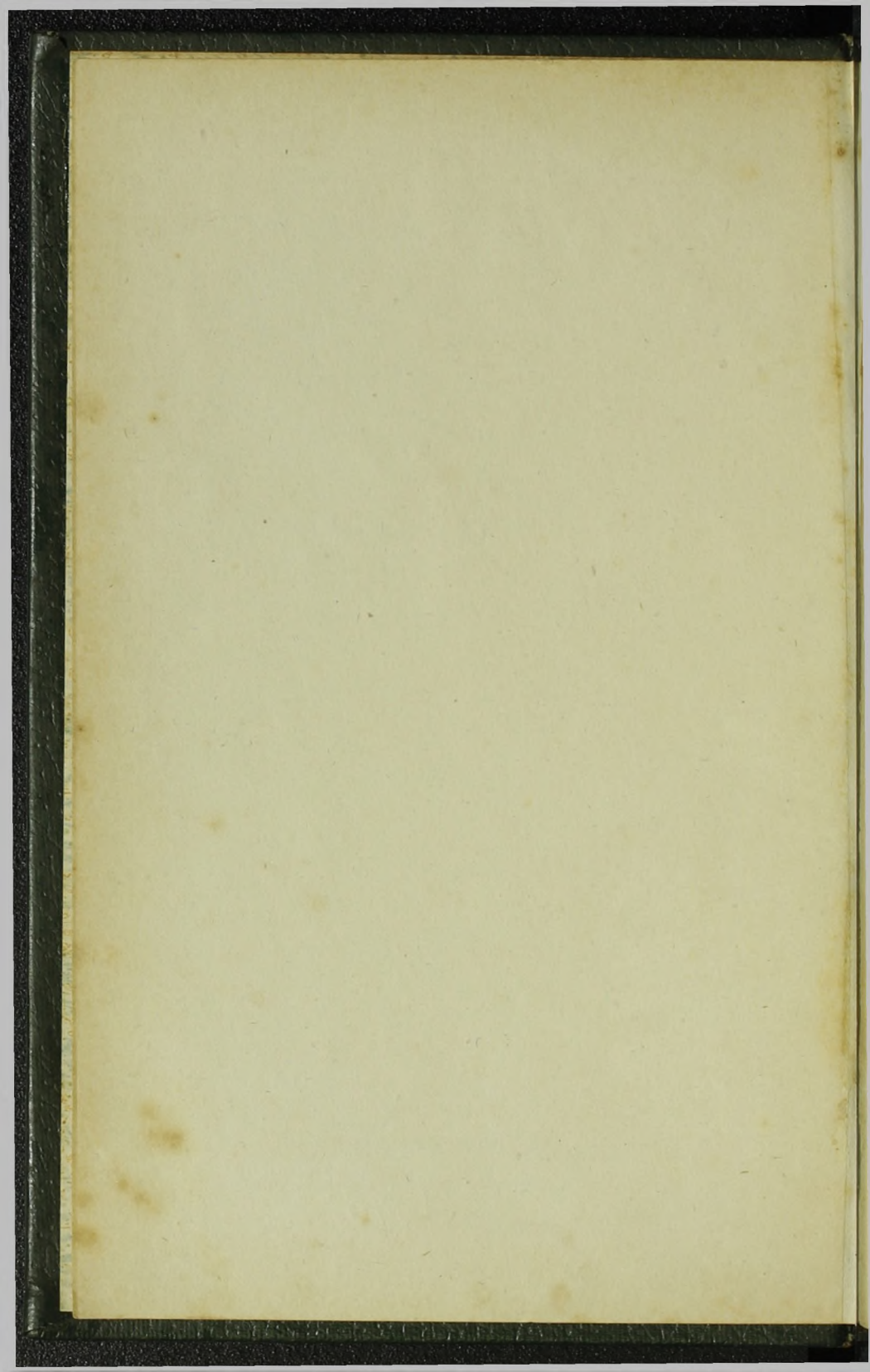


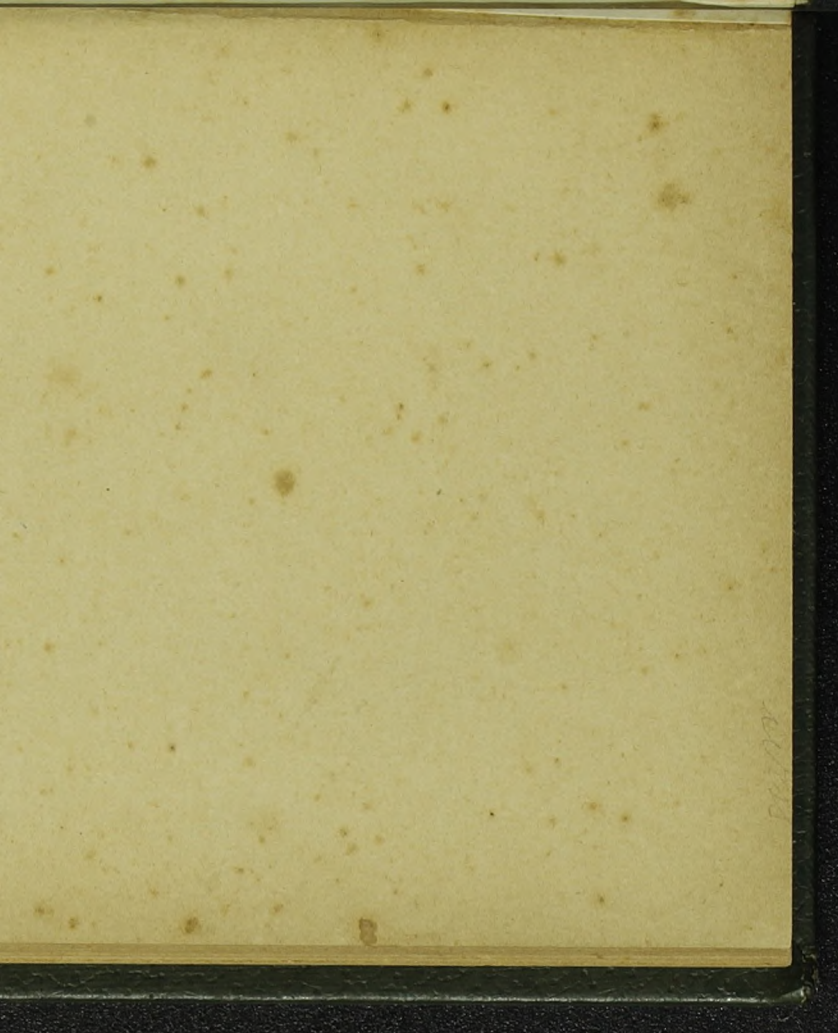
30-12-68

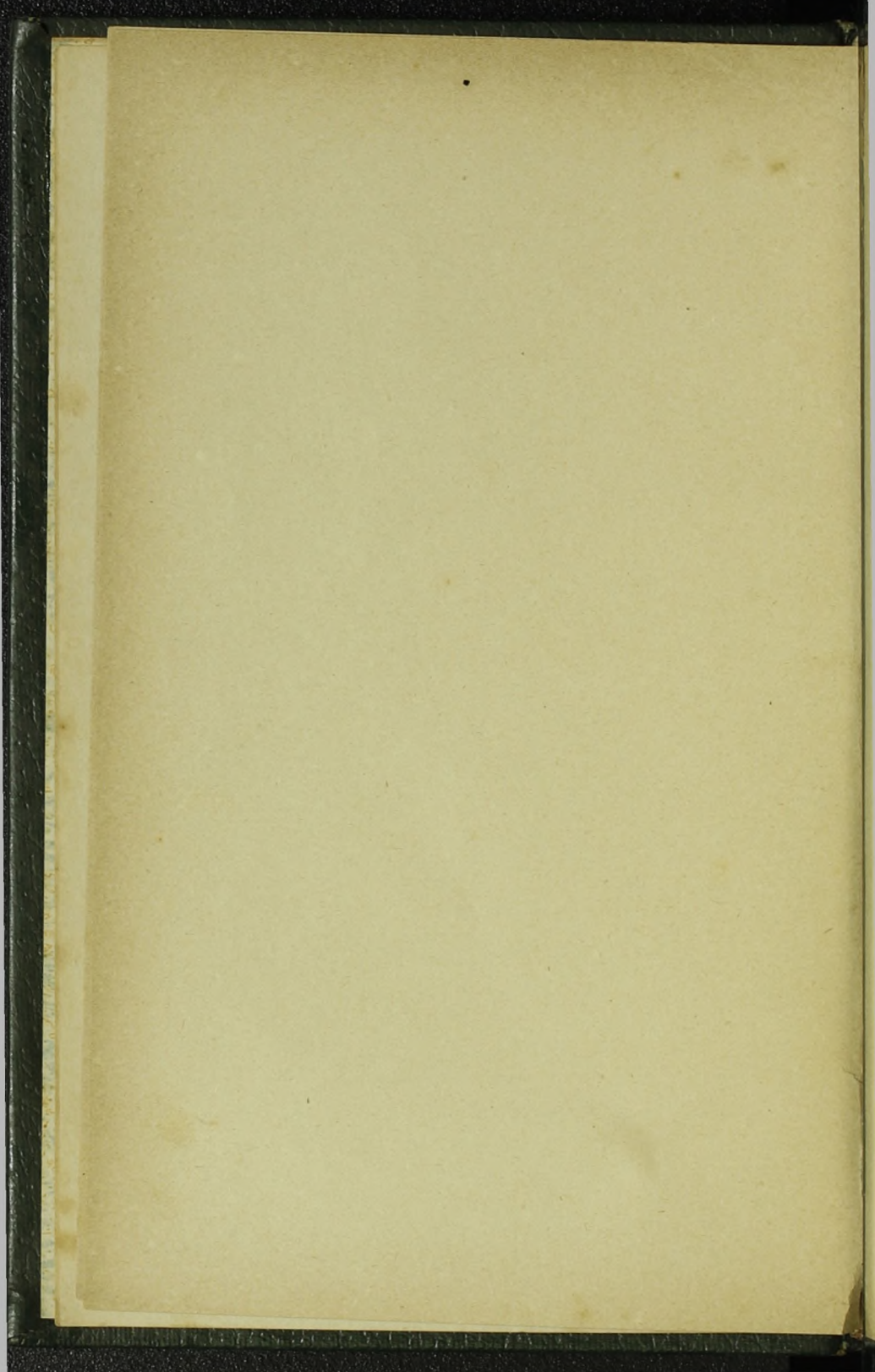
BIBLIOTECA MUNICIPAL

"ORIGENES LÉSSA"

Tombo N.º 1545







LE PEER GYNT D'IBSEN

Droits de traduction et de reproduction
réservés pour tous pays, y compris
la Suède et la Norvège.

COMTE M. PROZOR

LE

Peer Gynt

D'IBSEN

Prozor

1894



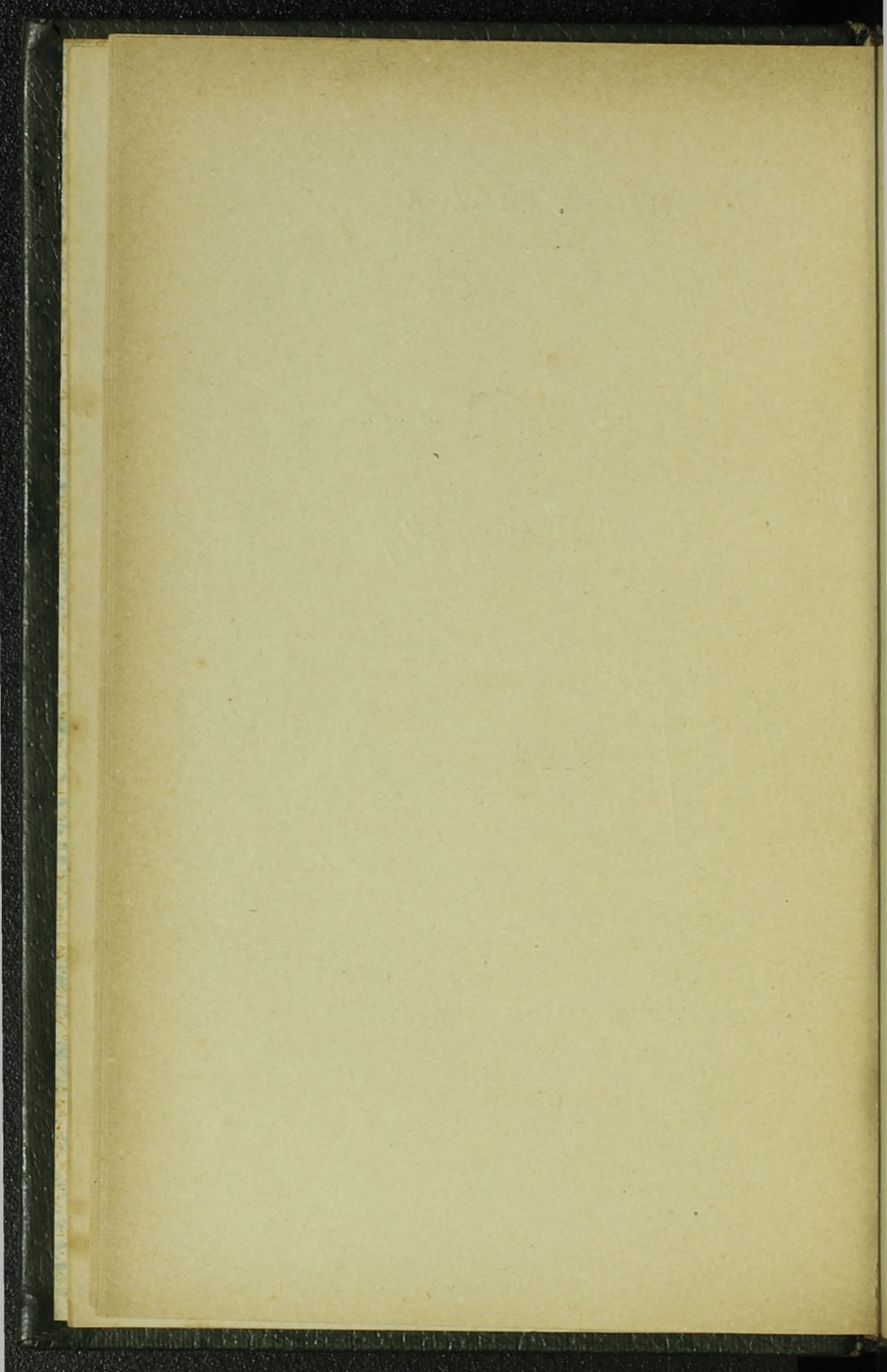
BIBLIOTECA MUNICIPAL
"GRIGERES LESCA"
Tombo N.º 7545
MUSEU LITERÁRIO

PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAUDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

M DCCC XCVII



I

J'ai dernièrement visité, en Norvège, la petite église d'Hitterdal, étrange boîte à mystères, en bois de chêne noirci par les siècles. Elle a une architecture de pagode, toit sur toit, pignon sur pignon. Dehors, aux chapiteaux, aux frises, aux gargouilles, c'est la faune et la flore étrange que la peur religieuse de la nature inspirait aux fantaisies primitives. Je me souviens d'une colonne à gauche du portique principal. Autour d'elle s'enroulent des plantes bizarres qui, çà et là, deviennent des corps et des têtes de serpents. En haut, émergeant à mi-corps et formant chapiteau, deux mons-

tres à têtes impures et carnassières — monstres humains pourtant — s'enlacent et se mordent à la fois avec une expression de luxure et de rage.

N'est-ce pas là une caricature haineuse mais ressemblante, une *satanisation* de la vie, faite pour effrayer les fidèles, les engager à fuir le monde, ses pompes et ses œuvres, et à se réfugier dans le sanctuaire, dont les portes s'ouvrent devant eux ? A l'intérieur, d'autres images les attendaient jadis, celles de l'enfant Jésus et de sa mère, des bergers et des mages, des anges et des saints. Elles parlaient de douceur et de pardon, d'apaisement et d'amour divin. L'église n'était éclairée que par de petites lucarnes pratiquées dans le cintre et par les cierges des autels. On oubliait la lumière du dehors et tout le mal qu'elle éclaire. Le mystère des cantiques latins, la fumée de l'encens, la magie des gestes rituels calmaient les âmes, assoupissaient les sens. Aujourd'hui, le charme est rompu. La Réforme a brisé les *idoles*. On a ouvert des fenêtres

dans les parois du temple et les rayons du jour ont dissipé les ivresses sacrées. L'église est vide et nue. Le crucifix seul y demeure. Entre l'intérieur et l'extérieur de l'édifice, la correspondance est rompue. On a perdu le sens des symboles, langue morte livrée aux érudits. Les petites églises elles-mêmes sont devenues des pièces de musée. Vous pouvez en voir d'exposées dans les parcs de Christiania et de Stockholm.

Mais les pensées ne meurent pas. On dirait que l'âme de ces temples rustiques, chassée par le rationalisme protestant, s'est longtemps cachée au fond des imaginations populaires pour se réfugier enfin dans le cerveau d'un grand poète. Né à Skien, près d'Hitterdal, Henrik Ibsen passa une partie de sa jeunesse à étudier l'âme du peuple, ses rayons et ses ombres, une autre à combattre les platitudes et les hypocrisies qui épaississaient ces dernières. En butte à mille tracasseries et aux ressentiments déchainés de ceux qu'il attaquait, il alla chercher à Rome l'isolement dont

il avait besoin. C'est là qu'il écrivit, en 1866, *Brand*, et en 1867 le drame fantastique de *Peer Gynt*, où nous trouvons, comme dans les vieilles constructions gothiques dont je viens de parler, une floraison étrange et capricieuse, s'ordonnant cependant en de mystérieuses symétries. Nous y rencontrons des figures de cauchemar, qui nous font rire et frissonner à la fois, et dont chacune représente une passion ou un vice, une faiblesse ou une plaie cachée au fond de notre nature et que nous reconnaissons. Enfin, derrière les troubles et les terreurs, nous découvrons une humble retraite d'apaisement, de pardon et d'amour. Dans une lumière discrète, sous la simple et adorable figure d'une Vierge de Miséricorde, qui, dans *Peer Gynt*, est une simple petite paysanne norvégienne, nous apparaît l'éternel idéal de toutes les âmes orageuses et souillées, des plus grossières comme des plus raffinées, un idéal d'innocence et de paix. On le voit, le thème est bien ancien. Sorti du cœur des hommes, de

leurs aspirations les plus intimes, il a pénétré la légende chrétienne et y a introduit l'image de la divine auxiliaire de la Vierge sans tache, de la *Mère de l'Homme*.

L'atmosphère catholique au milieu de laquelle Ibsen produisit cette œuvre, si essentiellement norvégienne pourtant, aurait-elle agi sur son âme impressionnable ? Certains courants qui, depuis longtemps, se manifestaient en Scandinavie ne l'avaient-ils pas prédisposée à recevoir cette influence ? Deux prêtres danois, Kierkegaard et Grundtvig, avaient, avec une très grande violence, attaqué le dogmatisme rationnel des théologiens d'État, mélange hybride de métaphysique hégélienne et d'orthodoxie luthérienne. Dans la crainte, selon Kierkegaard, dans l'amour, selon Grundtvig, était le commencement de cette sagesse dont le monde et ses enseignements profanes ne peuvent que détourner les âmes. Ces deux réformateurs n'étaient pas des esprits simples et frustes. Hommes de pensée, de science et de haute

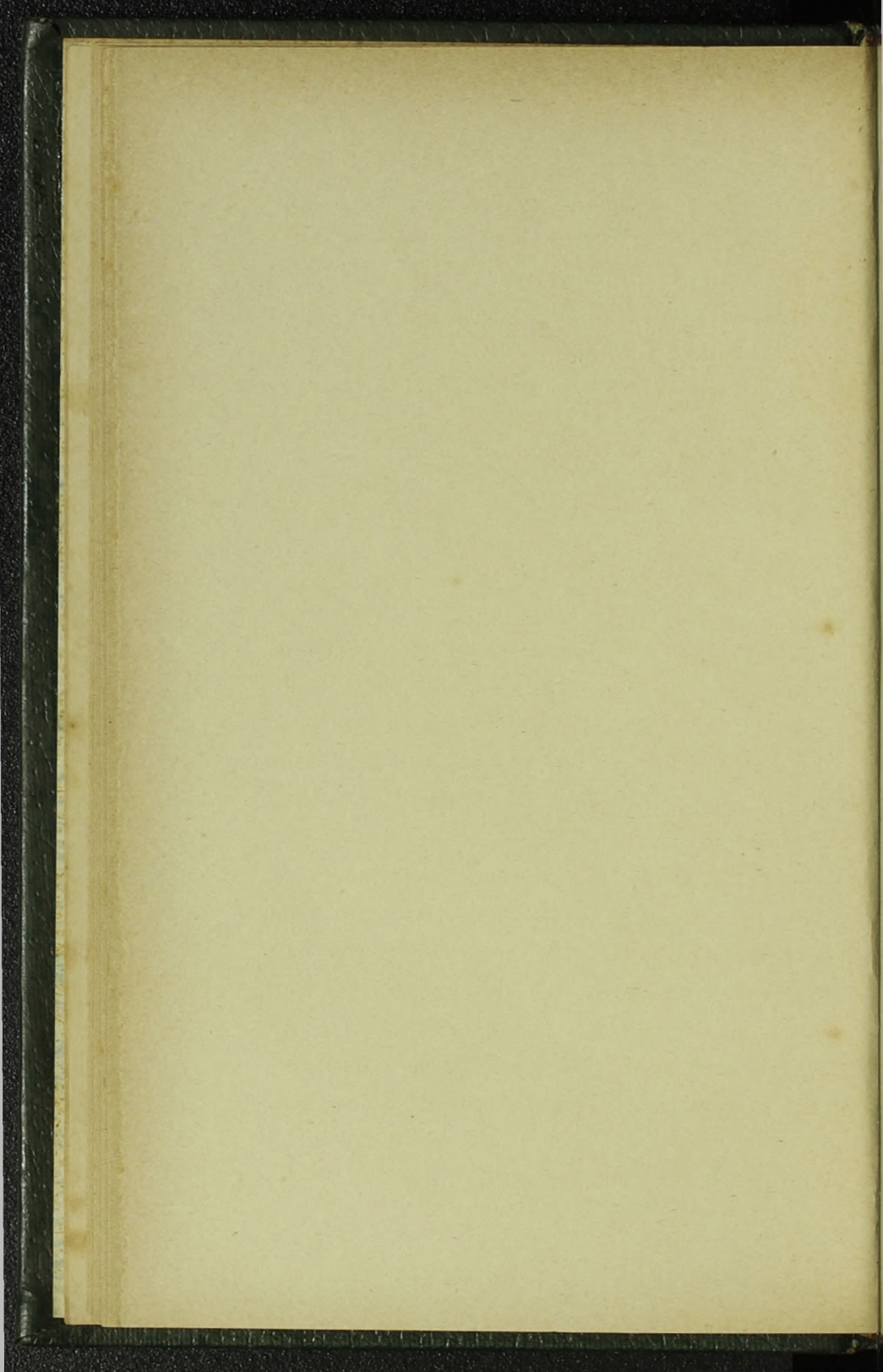
culture artistique et littéraire, ils comptent parmi les premiers écrivains de leur pays. Aussi leur action, qui s'adressait plutôt au bas clergé et, par lui, à la masse, gagna-t-elle les plus hauts sommets de l'intelligence. Ibsen dut la subir, comme bien d'autres, au moins indirectement. Rien d'étonnant que cette influence, inconsciente peut-être, se fût réveillée à Rome, au milieu de la belle poussée de sentiment et de fantaisie qui fit partie de l'épanouissement de son génie soustrait à un milieu étouffant et pouvant enfin vivre en liberté.

En tout cas, si l'âme d'Ibsen obéit, dans *Peer Gynt*, à un courant spiritualiste, c'est après en avoir éliminé tout élément théologique. Chose singulière ! Nous trouverons dans cette œuvre une poésie, une morale, même un mysticisme chrétiens. Nous y voyons régner l'idée de la rédemption telle qu'elle apparaît dans le christianisme. L'homme est délivré de ses souillures, racheté et rendu à sa nature primitive par l'opération d'un

principe supérieur incarné dans une Vierge-Mère, ou du moins dans une vierge qui devient sa mère à lui, par qui il renaît pour la vie idéale et vraie. Mais de tout cela l'élément divin est exclu. Il l'est d'autant plus certainement que le poète ne s'enferme pas dans le monde positif, que son esprit s'en échappe pour descendre dans une région de pensées animées, de forces émanées de l'homme, mais vivant d'une vie propre et influant sur les actes humains. Et ce ne sont pas seulement des figures poétiques, des symboles, un jeu sceptique d'esprit et d'imagination. On devine là une sorte de croyance qui s'affirmera plus tard encore, dans *Solness*, et qui déjà tourmentait son âme à l'époque où il écrivait *Brand* : « Les personnages de *Brand* », me disait-il dernièrement, « m'obsédaient jour et nuit, me tiraient de mon sommeil, m'entouraient comme des êtres réels, et, pour moi, ils existaient réellement. Je les sentais autour de moi. C'étaient des pensées devenues existantes. »

Certes, il y a dans Ibsen un élément mystique dont il faut tenir compte si l'on veut bien le comprendre et sentir sa personnalité palpiter dans son œuvre. Mais ce mysticisme ne semble connaître aucun Esprit vivant supérieur à l'humanité. Le Divin, pour lui, c'est l'Homme dans son épanouissement suprême. Le *surnaturel* lui est étranger, le plus haut principe de Vie gisant au fond de la nature elle-même et apparaissant à qui sait l'en dégager. En revanche, Ibsen semble croire à un monde *surnaturel*, habité par des pensées échappées à l'esprit qui les a engendrées et vivant de leur vie propre. C'est là la forme hautement intellectuelle que revêt chez ce poète le besoin du merveilleux qui tourmente toutes les âmes scandinaves, et auquel pas une d'elles n'échappe. Nous la retrouvons partout dans son œuvre, et nous l'entendrons exprimer par *Peer Gynt* lui-même, « le gaillard habile et grand coureur » qu'Ibsen a tiré d'un vieux conte de son pays pour en faire un être norvégien de tempérament, moderne

de culture, personnel de fantaisie, éternel et universellement humain d'aspirations intimes et de destinée finale.



II

Peer Gynt est, au moment où le drame commence, un gars solide, bien de sa personne, grand batailleur et enjôleur de filles. En hâbleries et fanfaronnades, il n'a pas son pareil. Mais, de temps en temps, le cœur lui manque. Il tient trop à sa peau. Aussi bien, est-ce là tout ce qu'il possède. Son père, viveur célèbre dans la contrée, a dissipé un beau patrimoine au profit des parasites et des flatteurs, et n'a laissé en héritage à son fils que des souvenirs de fêtes et de prodigalités, une vanité sans frein, un vertige de grandeur ressemblant fort à cette folie napoléonienne qui.

à cette époque, sévissait de Gibraltar à Drontheim. Nous sommes sous le premier empire. Peer sera empereur. Il l'est déjà... en rêve. Il le serait en réalité, s'il suffisait pour cela d'une fantaisie débordante, d'un égoïsme enfantin, naïf et féroce, et d'une grande inquiétude de sang et de cerveau. Mais Peer n'est qu'un petit paysan paresseux, ignorant, poltron et menteur, chez qui l'imagination remplace le courage et la volonté. Cette imagination sans frein le fait, à la tête d'une cohorte « toute d'or équipée », chevaucher sur les vagues de l'Océan pour aller tendre la main aux rois et aux empereurs, ses frères. Le voici arrivé.

. Le prince d'Angleterre
Le reçoit sur la côte avec civilité.
Les filles d'Angleterre étalent leur beauté
Devant Peer, et l'on voit, se levant de leurs tables,
Lui faire les honneurs les grands et les notables.
.

Évidemment, Peer Gynt a vu le cortège triomphal de Bernadotte venu il ne sait d'où,

d'au delà les mers de ces pays de soleil vers lesquels une nostalgie héréditaire emporte sans cesse sa pensée. Couché sur le dos, il regarde avec envie planer les aigles et passer les oiseaux voyageurs :

Là, vers le ciel un aigle monte.
Le canard, par-dessus les monts,
Vole au midi... Moi, quelle honte !
Je barbote dans nos limons.....

Et il s'élançe pour suivre « ces vols superbes », mais bute du nez contre un rocher, tombe et, de nouveau, reste étendu sur le dos, sa pose naturelle.

Peer Gynt a une mère, petite vieille dont il est le trésor et le désespoir, qui le gâte et le tance, passe des caresses au bâton, lui souhaite de se casser le cou et, l'instant d'après, arracherait les yeux à qui oserait maltraiter son gars. Si Peer est un vaurien, c'est la vieille Aase qui en est en grande partie fautive. Qui est-ce qui lui a appris les hableries et les mensonges, qui est-ce qui le fait vivre dans un monde fantastique, rêver, tout en

guenilles, de « manteau de soie et de gants brodés aux mains », jouer au sorcier, inventer de fabuleuses chevauchées à dos de bouquetin, effrayer les filles en posant pour un loup-garou et, quand il a bu ou qu'il est seulement ivre de vantardises, croire lui-même que tout cela est arrivé ? Un jour enfin l'eau-de-vie et la luxure s'en mêlent, deux ressorts qui peuvent, à l'occasion, secouer sa paresse. Et voici Peer à l'action. Cette action se trouve être un coup pendable. Au beau milieu d'une noce, il enlève Ingrid, la mariée, une grande fille dévergondée, et l'emporte dans la montagne. Quel est le premier mobile de tout cela ? La vieille Aase le dira pour excuser son fils. Ce sont toutes les histoires qu'elle lui contait jadis, quand il était enfant, « histoires de princes, de trolls et de bêtes, et aussi de mariées enlevées », inventions fantastiques dont ils se grisaient ensemble, « comme on se grise d'eau-de-vie », pour s'arracher à la misérable réalité.

Voilà donc notre héros posé dans le temps

et dans l'espace. On le connaît jusqu'au fond de ses origines, qui effacent en grande partie sa responsabilité personnelle. A leur tour, ceux qui lui ont transmis le mauvais levain sont absous par les circonstances. Nous avons vu l'excuse d'Aase. Quant à son noceur de mari, il a subi l'influence du milieu où il avait été placé, de la société à laquelle il appartenait. C'est sur elle que la responsabilité retombe en dernier lieu. Nous sommes en plein Ibsen et *Peer Gynt* se relie par un point à l'œuvre entière du maître. Le héros éveille en nous le genre d'intérêt qui s'attache à toutes les autres figures ibsésiennes. Le poète a beau nous représenter sur la scène les fantaisies et les rêves de Peer en même temps qu'il nous fait assister à une étrange vie d'aventures. Ce hâbleur, cet aventurier compliqué d'un visionnaire, ne cesse de nous paraître vivant. C'est que, tout en nous promenant à travers des mondes fantastiques, Ibsen a soin de plonger, de temps en temps, une sonde dans l'âme de son personnage, et

chaque fois, cette sonde nous donne sur ce dernier une indication qu'on sent exacte et vraie et qui rend l'homme réel.

En même temps, Peer, malgré ses fautes et ses tares, conserve jusqu'à la fin je ne sais quelle grâce native d'enfant. On s'intéresse à lui et l'on *veut* croire à son existence. C'est un enfant terrible, il est vrai, brisant le joujou dont il s'est emparé sitôt qu'il en avait un autre, plus beau; on se souvient seulement de l'avoir aperçu. Mais c'est un enfant poète, portant au fond du cœur un idéal infiniment supérieur aux appétits qui l'entraînent. Il abandonne Ingrid, mais pour qui? Pour Solveig, le rayon de soleil qui a pénétré jusqu'à lui à travers l'orage de ses passions, ou plutôt pour le souvenir, pour l'image de Solveig « portant un livre de cantiques dans son mouchoir et une tresse d'or à la nuque, marchant, les yeux baissés sur sa jupe blanche, en tenant un coin du tablier de sa mère. » C'est ainsi qu'il l'a vue traverser la foule avinée des gens de la noce. Elle a eu peur de

lui un instant. Mais un regard pur et doux s'est arrêté sur le jeune paysan et a réveillé en lui ce qui était digne d'elle. Il a emporté et gardera à jamais cette impression céleste. Par un phénomène connu de bien des poètes, et de tant d'autres hommes, elle lui revient à l'heure

Où, chez les débauchés, l'aube blanche et vermeille
Entre en société de l'idéal rongeur.

C'est alors qu'il repousse Ingrid et toutes les richesses qu'elle lui promet. De même, il se dérobera tout à l'heure aux affres du *Vieux de Dovre*, de ce roi des trolls qui veut lui faire épouser sa fille et lui donner la moitié de son royaume à condition qu'il renonce à son individualité, change artificiellement d'angle visuel et cesse d'être un homme pour devenir un troll comme les autres.

« J'étais malade et j'avais le délire, » dit plus tard Peer Gynt en parlant de sa visite à la cour du *Vieux de Dovre*. C'est donc un rêve qu'Ibsen évoque sur la scène. Et, de fait,

la fantaisie, occupant dans l'âme et dans la vie de Peer autant de place que la réalité, a le même droit qu'elle à être représentée. Mais ce rêve est-il bien celui de Peer Gynt, ou n'est-ce pas plutôt celui du poète lui-même ? Eh, mon Dieu ! les deux à la fois. Certes, en nous montrant, dans les trolls, une race qui redoute la lumière du jour, s'enferme dans les ténèbres, repousse haineusement tout ce qui vient du dehors, une race mesquine, méchante, féroce à l'occasion, ayant le *chez soi* et le *pour soi* pour principe et pour devise, et dégénéralant de plus en plus, dans cet isolement ridicule et stupide, Ibsen ne fait que donner une forme fantaisiste et satirique aux violentes diatribes naguère proférées par son *Brand*. C'est bien Ibsen qui rêve. Mais c'est aussi Peer Gynt. Chacune de ses répliques le dessine. Nous le voyons avide et méfiant, effronté et peureux, tâchant de jouer au plus fin et, quand il échoue, ne songeant qu'à prendre la fuite. La cour du *Vieux de Dovre*, tout ce qu'il y voit et le langage qu'on y

parle sont tels que devait les lui représenter son imagination nourrie de contes populaires. Ajoutez que, dans l'original, le drame tout entier est écrit en vers, vers d'une facture à la fois naïve et savante, dont, par moments, des traits de haute poésie et des tournures géniales relèvent la rudesse voulue, et vous comprendrez la griserie d'art qu'on subit en lisant ou en voyant dignement représentées des scènes comme celle de la *Cour du Vieux de Dovre*. Tout cela est pourtant si simple et si gracieux que les enfants en sont ravis quand on joue pour eux cette scène et quelques autres de *Peer Gynt*, comme cela a lieu en Scandinavie.

Cette fusion de l'âme du poète-créateur avec celle du personnage créé est, en poésie et en drame, un idéal qui s'impose à bien des maîtres. Atteint, il peut donner les résultats les plus élevés au point de vue de l'entraînement que le poète entend exercer sur les esprits, de l'émotion qu'il veut produire dans les cœurs. Ses créatures, pensées de sa pen-

sée, êtres de son être, sont alors des messagers vivants qu'il nous envoie et qui nous attirent à lui. Mais pour bien réussir dans leur mission, il leur faut susciter en nous non pas seulement des idées mais de la vie. Il faut qu'ils puissent prendre de notre être et se les assimiler des éléments correspondant à ceux qu'ils ont reçus du poète. Il faut, en un mot, qu'ils soient en même temps lui et nous, que nous nous reconnaissons nous-mêmes en eux. Car, à vrai dire, au théâtre, ce ne sont pas des figures imaginaires qui excitent notre pitié, notre raillerie, notre haine ou notre amour, dont on rit ou sur qui l'on pleure. Ce qui nous émeut, c'est notre propre moi qui nous est révélé, soit que nous reconnaissons par le sentiment les éléments profonds, généralement humains, qui en font la base, soit que le dramaturge ait saisi au vol et transporté sur la scène les accidents sociaux que nous traversons, et que nous nous apercevions nous-mêmes tels que nous font les conditions éphémères où nous avons été placés.

Les œuvres dramatiques les plus vulgaires comme les plus élevées ne sont pas autre chose qu'un miroir de cette espèce. De chacune d'elles, si elle est vivante, émane un esprit qui, d'une façon ou d'une autre, est notre propre esprit. Ce qui nous effraie dans *Macbeth*, c'est l'être d'appétits et de sang qui est en nous-mêmes, et c'est le bourgeois que nous portons en nous qui se reconnaît et rit en voyant jouer le *Voyage de M. Perrichon*. Seulement le moi-Macbeth est éternel, tandis que le moi-Perrichon meurt après un certain nombre d'années pour faire place à un autre moi, et la pièce reste sans âme, ne trouvant plus en nous rien qui lui réponde.

Mais il y a une troisième espèce d'art que j'ose dire supérieure à toutes, même à celle qui nous fait sentir directement la vérité permanente de notre être. Elle consiste à éveiller en celui-ci le sentiment même de la transformation à laquelle il est sujet, à nous faire distinguer, connaître et sentir ce qui passe et

ce qui reste de nous, la réalité totale de notre moi.

Cet art est celui d'Ibsen dans *Peer Gynt*.

Ce qui me frappe d'abord dans cette œuvre, c'est de voir à quel point la transformation progressive de l'homme dont l'existence se déroule devant nous s'accorde avec la transformation générale de la société entière pendant la période de temps qui s'écoule entre l'enfance de Peer Gynt et sa mort. Il obéit à toutes les fluctuations de l'esprit du temps. Nous l'avons vu en proie au délire césarien du commencement du siècle. Nous le rencontrons plus tard tout pénétré du principe utilitaire, obéissant au fameux mot d'ordre des années trente : « Enrichissez-vous ». Mais déjà la fièvre des investigations le tient. Il a réalisé tout ce qu'il possède. Il s'occupera encore un peu de négoce, mais la manie psychologique ne le laissera pas en repos. C'est elle qui le saisit au moment où il va se retirer des affaires. Quelque temps s'écoule : et le voici maintenant emporté par le courant individualiste. Il

y a de cela plus d'un quart de siècle, mais l'individualisme a trouvé chez les Scandinaves un terrain plus propice et a mûri beaucoup plus vite que chez les autres. Aussi Peer n'est-il plus préoccupé que d'une chose : « être soi-même ». Et il croit l'avoir été toute sa vie, jusqu'à ce que le démon, maître ès distinctions subtiles, lui apprenne, vers la fin de son existence, qu'« être soi-même c'est se tuer soi-même ». « Mais tu ne peux comprendre cela », ajoute-t-il avec un dédain que nous tâcherons de ne pas mériter. Eh oui ! être soi-même, ce n'est pas être Peer Gynt, ou un autre, c'est être *homme*, c'est tuer en soi ce que Peer appelle orgueilleusement un *moi gyntien* pour y faire vivre le *moi humain*. Or, le *moi gyntien*, le moi particulier de chacun de nous, c'est là cet élément de transformation qui varie selon les temps et les milieux, qui reçoit toutes les empreintes et tourne à tous les vents, qui subit dès l'origine les influences de famille et de race. Il n'a donc, en réalité, rien d'individuel. Une accumulation de *moi* de

cette espèce constitue un *moi* générique, un *moi* national. Additionnez-en beaucoup les uns avec les autres, faites une pâtée du tout et nourrissez-en votre substance comme le fait Peer Gynt, vous deviendrez, comme lui, un *cosmopolite*. Vous ne deviendrez pas un *homme*. Vous n'aurez fait que grouper en vous-mêmes diverses variétés du *chacun pour soi*. C'est au nom de cette devise que quatre aventuriers, l'un français, l'autre anglais, le troisième allemand, le quatrième suédois, finissent par voler à Peer le yacht sur lequel il vient de les promener et par lui emporter son or. Ils ne font qu'appliquer en cela les principes qu'il vient de leur exposer naïvement après boire. Car Peer reste toujours un grand enfant. Les impressions qu'il a reçues ne s'effacent pas. Elles ne font que se surajouter les unes aux autres. Son Césarisme même ne disparaît jamais. Et il continue aussi à citer la Bible de travers, comme dans son enfance.

Il importe peu, n'est-ce pas ? qu'Ibsen, en

écrivait cette scène, ait songé à la situation internationale des Scandinaves au moment de l'acte de spoliation que la Prusse et l'Autriche venaient de commettre sur le Danemark en lui enlevant deux provinces. A tort ou à raison, il reprochait aux Suédois et aux Norvégiens de n'avoir pas secouru les Danois, leurs frères, d'avoir trop respecté le droit du plus fort, comme Peer le faisait en portant des armes aux Turcs dans leur lutte contre les Grecs insurgés. Il les menaçait de voir un jour leurs principes tourner contre eux-mêmes. Mais la leçon porte plus loin. Elle dépasse les contingences historiques et s'étend à l'humanité entière livrée à la lutte des égoïsmes. Elle atteint aussi chacun de ces égoïsmes en particulier, chaque manifestation d'un *moi gyntien* quelconque, chaque fausse application du grand principe d'individualisme, qui est bien autre chose que tout cela. Et si Ibsen a obéi à un mouvement personnel d'indignation et de colère soulevées par une circonstance qui le touchait de près, c'est tant mieux ! Sa sa-

tire en est plus tranchante. Elle a plus de vie, plus de mouvement, et ne nous en atteint que mieux. Car, pour que s'opère la triple fusion dont j'ai parlé plus haut entre l'âme du poète, celle de son personnage et la nôtre, il faut que toutes les trois soient entraînées dans un même mouvement de vie et vibrent à l'unisson. Voilà le mot du mystère. Voyez *Peer Gynt* : le poète-créateur est animé par le sentiment violent et irrésistible qui le fait parler, ou plutôt agir. — car son œuvre n'est pas seulement parole, mais action. Le personnage créé vit de tous les traits saillants et caractéristiques, de tout le tempérament personnel, de toute la verve naturelle et vraie qui lui ont été infusés par l'imagination enfiévrée de l'auteur. Et nous-mêmes, stimulés par l'entrain vertigineux de l'action et du dialogue, par la magie des tableaux et de la musique dont le maître Grieg les a illustrés, par le charme ou la puissance des inventions poétiques, nous sentons s'éveiller en nous des formes latentes, nous entendons des voix intérieures, qui

nous parlent d'abord un vague langage d'impressions et d'images, de couleurs et de sons. Puis ce langage se transforme et devient précis, direct, riche en suggestions, en idées, en révélations. Alors le poète, qui, jusque-là, n'avait inspiré ses créatures que très discrètement et sans troubler un seul instant leur propre souffle de vie, si bien qu'on les sentait à peine possédées par son esprit, le poète, sûr de son œuvre, ne craint plus rien. Il ose tout. Il nous dira des choses que lui seul peut nous dire. Il nous dira à un moment donné (toujours par la bouche du démon, devenu son porte-parole) : « On ne meurt pas au milieu d'un cinquième acte. » Et, malgré cela, l'œuvre continue à nous émouvoir ! Elle est indestructible. Elle résiste aux coups que lui porte son créateur lui-même, Sa vie ne s'en va pas. Car cette vie n'est plus de l'illusion, c'est de la réalité. Le monde que nous avons devant nous est la création du poète et le poète le déclare franchement, maintenant que les sentiments

qu'il a éveillés en nous ne peuvent plus s'éteindre. Car, nous aussi, nous sommes entrés dans ce monde et nous vivons en lui comme il vit en nous. Pour un instant, l'instant où il nous parle, le poète a étouffé dans nos âmes leur moi personnel, leur *moi gyntien*, pour y substituer son propre moi, ou plutôt le grand moi humain dans lequel nous nous unissons à lui.

Quand, il y a une couple de mois, je demandai à Ibsen ce qu'il faut dire au public français en lui présentant *Peer Gynt*, il me répondit : « Invitez-le simplement à passer avec moi une heure de folie. » Voilà de quelle folie il parlait.

III

Passionné de mouvement et de vie, faisant en art ce qu'il reproche à ses compatriotes de ne pas faire dans l'existence, Ibsen, dans *Peer Gynt*, transforme toutes ses idées en action. Sa pensée ne se communique à nous que sous la forme vivante d'une scène ou d'une image. C'est sous cette forme que nous y sommes initiés, au prix d'un léger effort intellectuel, mouvement d'esprit, acte d'imagination qui nous associe en quelque sorte au travail du poète.

Cet effort ne sera pas fatigant. Il y a là une quantité de figures, de tableaux, d'ingénieu-

ses allégories qui, en même temps qu'elles éveillent notre intelligence, amusent notre fantaisie, nos sens et, si l'on peut s'exprimer ainsi, notre cœur.

J'ai déjà parlé de la Cour du *Vieux de Dovre*. Peer Gynt, le paillard, y arrive monté sur un grand pourceau et conduit par la fille du roi. Elle a allumé sa convoitise et, par ce fait même, se trouve grosse de ses œuvres. Car, si la pensée sans actes est incapable de bien, elle est capable de mal et peut nous exposer à des responsabilités d'autant plus cruelles qu'elles sont plus imprévues, plus incalculables. A peine Peer Gynt s'est-il, pour un instant, séparé de Solveig qui, dans un mouvement d'amour, de miséricorde et de grâce, est venue le trouver au fond des bois où il a été relégué pour le rapt d'Ingrid, que la fille du *Vieux de Dovre*, la *Femme en Vert*, reparait et lui barre le chemin. C'est maintenant une affreuse vieille, suivie d'un grand garçon boiteux et méchant, le fils de Peer. Quelques semaines seulement se sont écoulées depuis

leur première rencontre. Mais tout se transforme, tout mûrit et aussi tout dégénère vite dans le monde des *malignes pensées*, de ces pensées qui assaillent Peer dans sa solitude et contre lesquelles, il le dit lui-même, il n'est porte ni serrure qui tienne.

Leur essaim chaque soir vient à la nuit tombante.

Ils frappent : « Ouvre, Peer, au lutin qui te hante.

.
.

Hi ! hi, Peer ! nous entrons par des portes forcées.

Pas une qui résiste aux malignes pensées. »

Celle-ci, sitôt Solveig près de Peer, a, par une fatale loi de contradiction propre à notre nature mauvaise, pris corps et s'est faite impérieuse et pressante. Elle ne lâchera plus sa victime. Elle s'installera près de Peer Gynt, se glissera entre lui et celle qui vient partager sa vie, demandera sa part de caresses. Et puis les autres viendront, Ingrid, les trois filles possédées qu'il a un jour suivies dans la montagne, et tous les spectres damnés, toutes les évocations d'une fantaisie qui n'a pas la force

de se dominer. Elles empoisonneront le pur bonheur auquel, un petit moment, il se croyait arrivé. Il se connaît. Il ne doute pas que les choses se passeront ainsi et, sans trop savoir ce qu'il imaginera, mais comptant, comme toujours, sur les ressources de son esprit avisé, il commencera par faire ce qu'il fait dans chaque passe difficile : il prend ses jambes à son cou. En fuyant, il a crié à Solveig : « Attends-moi ». Elle le lui promet. Elle tiendra sa promesse. Quant à lui, il trouvera bien quelque détour pour se tirer d'embarras.

« *Fais le tour*, m'a dit le Grand Tordu », murmure Peer Gynt en s'en allant.

Qu'est-ce que le *Grand Tordu*, cet autre personnage de cauchemar que Peer a rencontré dans son délire après avoir été délivré du Vieux de Dovre et de sa cour ? Notre héros nous le dira avec rage et désespoir, tout en luttant vainement contre lui dans les ténèbres : le *Grand Tordu*, ainsi qu'il s'est nommé lui-même, est un être fait de brouillard et de bave, ni mort ni vivant, mais pré-

sent partout, fermant toutes les issues, triomphant sans frapper, après avoir lassé à mort son adversaire.

Ibsen l'a trouvé dans un vieux conte recueilli par Asbjørnson et Moë, les frères Grimm de la Norvège. La rencontre de Peer Gynt, le chasseur de bouquetins avec le Grand Tordu en fait le fond. Dans ce conte, Peer a finalement, par persévérance et par ruse, raison du Grand Tordu, et l'on se prend à penser au paysan des montagnes norvégiennes, patient, rusé, entêté comme pas un et qui a naïvement exprimé dans ses légendes l'idéal de sa vie et de ses rêves. Combien de Grands Tordus, s'il a seulement l'esprit un peu entreprenant, n'a-t-il pas à combattre pour avancer, depuis l'indolente et aveugle routine jusqu'à l'uniforme, l'impersonnelle, l'omniprésente loi ? Un de ces gars hardis, aventureux, comme on en rencontre par-ci par-là dans la race d'où sont sortis les Viking de jadis et les Nansen d'aujourd'hui, un de ces esprits libres que les obstructions stupides ne réussissent

pas à étouffer, aura souffert des obstacles opposés à son activité, et, homme d'imagination, trouvé un apologue pour exprimer sa souffrance, obscurément, comme il la ressentait. Rien d'étonnant à cela chez ces fils de la chaumière et de la montagne norvégienne, au génie frondeur et rebelle à toute entrave. N'ont-ils pas donné au pays tous ses grands poètes et tous ses penseurs éminents, à l'exception, si je ne me trompe, du seul Ibsen ? Celui-ci n'en comprend pas moins les vertus de la race, mais il est mieux placé pour en saisir également les défauts. Le caractère de Peer Gynt est finement observé et merveilleusement rendu, seulement ce n'est pas un petit paysan de la masse, mais un des génies qui en sont sortis et se sont élevés au-dessus d'elle. Il est dans son caractère de faire triompher ses ressources à la longue. Mais, avant cela, nous le verrons, dans bien des occasions, passer de l'exubérance à l'énervement, de la forfanterie à l'impuissance. Si la vérité est dans le vin, elle est mille fois plus encore

dans le rêve. La vision de Peer Gynt, où il s'évanouit devant le Tordu après l'avoir follement bravé (« Saül en a tué cent et Peer Gynt mille »), cette vision est bien en harmonie avec la nature du personnage. Oui, mais voyez la fin, écoutez son exclamation : « Fille qui me veux du bien, réveille-toi... et jette-lui ton livre de cantiques dans l'œil ». C'est une pensée de rédemption et de salut partie du fond de son âme. Dans cette âme, l'étincelle de vie supérieure n'est pas éteinte. Le moment venu, elle se fera flamme et consumera tout le reste. La Femme écrasera la tête du serpent. « Il y avait des femmes derrière lui », dit le Tordu en s'évanouissant dans un souffle.

Peer Gynt se réveille, mais le mal le possède encore. Il effraie par sa brusquerie Solveig, qui, aidée de sa petite sœur Helga, vient de trouver, dormant derrière une grange, le vaurien en vain cherché par sa mère. Solveig fuit, Peer n'a entendu que sa voix. Il n'a même pas aperçu son visage. Elle ne reviendra vers lui que lorsqu'il aura été purifié par le malheur

et plus encore par la solitude des forêts profondes. Nous avons vu comment, peu d'instants après l'arrivée de Solveig, l'impureté, chez Peer, est de nouveau remontée à la surface.

C'est qu'il a eu beau souffrir dans la région imaginaire où il a été entraîné malgré soi par son *moi gyntien*, « flot de convoitises, de désirs, de passion, » il y a entre son être et le monde où il vient de se débattre une idiopathie fatale. Les deux maximes qu'il a entendues, celle des trolls : « Borne-toi à toi-même », — autrement dit : « Chacun pour soi », — et celle du Tordu : « Fais le tour », sont demeurées dans son âme et y forment d'indélébiles taches. Après qu'il a fui Solveig, elles deviennent les principes mêmes de sa vie, principes qu'on pourrait condenser en une seule devise : *égoïsme et mensonge*.

Le premier, l'égoïsme, est, dans le drame de *Peer Gynt*, l'objet de toutes les attaques, de tous les coups de fouet, de toutes les flétris-

sures. L'œuvre entière est dirigée contre lui. Le poète l'a d'autant plus en horreur qu'il est la caricature même, la déformation grossière du principe qu'il venait de prêcher dans *Brand*. Du « Soyez vous-mêmes » qui doit être le mot d'ordre des enfants des hommes, les enfants des trolls, *les êtres qui fuient la lumière*, ont fait leur « Bornez-vous à vous-même ». Il fallait dénoncer cette ignoble falsification. *Peer Gynt* est, de cette façon, intimement lié à *Brand*. Ibsen a souvent pratiqué cette méthode de deux drames se suivant et s'éclairant l'un l'autre, quoique le second parût diamétralement opposé au premier.

Mais si l'égoïsme est, dans *Peer Gynt*, bafoué et banni sans réserve, il n'en est pas de même du mensonge. Celui-ci, frère de l'illusion et de la fantaisie, ne paraît absolument condamné en lui-même et dans ses œuvres qu'en tant qu'il est uni au premier et qu'il sert le moi égoïste, le *moi gyntien*, le corps « des convoitises, des désirs, des passions » de l'homme. Que si, au contraire, il est destiné

à voiler les misères de l'existence, s'il a un mobile de charité et d'amour, il devient le *mensonge vital*, dont Ibsen fera plus tard l'apologie dans le *Canard sauvage*. Il se revêt alors d'une grâce spéciale à laquelle vont toutes nos indulgences.

Tel est le sens d'une délicieuse scène, celle où Peer Gynt, avant de se lancer dans l'aventure, vient, au péril de sa vie (il est hors la loi et peut être tué impunément s'il sort de sa forêt), embrasser sa mère, qu'il trouve mourante. En voyant l'angoisse de la vieille, une idée s'éveille en lui. Ces vieux contes avec lesquels Aase l'endormait quand il était enfant, il les lui dira à son tour. Il enveloppera dans un voile d'illusion et de rêve son pauvre esprit obscurci et il la conduira ainsi « au château de Soria-Moria, » où saint Pierre devra bien la laisser entrer. Si non, Peer en appellera au bon Dieu, qui rabattra le caquet à son portier. Le gars ne demande rien pour lui-même.

Merci bien si l'on me régale.
Si non, eh bien, tant pis, ma foi !
Je tourne bride et je détale.

Détaler, on le voit, est toujours sa grande ressource. Il ne lui en coûtera rien de l'employer, même devant la porte du paradis. Il faut seulement qu'Aase y entre, puisqu'elle y tient. Et elle le fait, tout étourdie par l'irrésistible verve de son cher menteur, elle le fait après un instant d'agonie qui, au milieu de tout ce vertige, nous fait passer par l'âme un frisson de réalité.

Peer Gynt lui ferme les yeux et part pour son odyssée. Après avoir été pêcheur de phoques dans la baie d'Hudson, chercheur d'or en Californie, expédié des esclaves en Amérique et des missionnaires en Chine, espérant compenser l'un par l'autre dans la balance du Très-Haut, il vend ses plantages, est, nous l'avons vu, dévalisé par des escrocs, traverse l'Afrique comme le fera Stanley, tombe dans une tribu de bédouins et dans les embûches d'une Circé mauresque, Anitra, qu'il

trompe en se faisant passer pour le prophète et qui finit par le voler. Il rêve ensuite d'étudier l'histoire de l'humanité, songe au Vieux de Dovre en regardant la statue de Memnon et au Grand Tordu en apercevant le Sphinx de Giseh. Au pied du colosse, il rencontre un docte Allemand, Begriffenfeld, directeur d'une maison de santé du Caire et que la manie du symbole a rendu fou lui-même. Si Ibsen avait écrit *Peer Gynt* de nos jours, il aurait eu l'air, en cet endroit, de se moquer de ses commentateurs. On pourrait même croire qu'il le fait par anticipation divinatoire. Mais voilà bien longtemps que les savants confrères de Begriffenfeld se fatiguent le cerveau à interpréter le sens symbolique des vieux poèmes scandinaves, spéculations qui ont souvent abouti à d'étranges résultats.

Quoi qu'il en soit, Peer Gynt, qui, au cours de son aventureuse carrière, a beaucoup lu dans ses moments perdus et qui est un autodidacte de première force, se sent flatté de ce que Begriffenfeld donne une profonde inter-

prétation à chacune de ses paroles. Il ne s'aperçoit pas de la folie du personnage, s'en va bras dessus bras dessous avec lui, et Begriffenfeld, en délire, le conduit à l'Académie des Septante pour l'y faire couronner roi des exégètes. *L'autodidacte* est ivre de vanité. Son vieux levain de césarisme n'a pas tout à fait disparu.

L'Académie se trouve être, bien entendu, l'hospice d'aliénés dirigé par Begriffenfeld.

Le poète, depuis quelque temps déjà, donne libre cours à sa fantaisie, qui s'est emparée de nous et qui nous domine. C'est ainsi qu'il fait défiler devant Peer, sous la figure de quelques fous, certains personnages du temps et les flagelle de sa satire. Voici un réformateur qui voudrait ressusciter le vieil idiôme norvégien (le malabarais Huhu restaurant la langue des singes). Voici la morgue suédoise vivant du souvenir écrasant de Charles XII (le fellah portant une momie royale sur le dos). C'est, ensuite, un homme d'état de Stockholm qui pensait

chasser les Allemands du Danemark à coups de notes diplomatiques (le ministre Hussein qui se croit plumé). Ces ridicules sont de tous les pays et de toutes les époques. Ibsen les a plaisamment représentés. Mais il y a bien autre chose que cela dans la scène dont je parle. Nous y trouvons une pensée qui nous reporte au cœur même de la question morale agitée dans *Peer Gynt*.

Une personne de beaucoup de sens et d'une grande richesse d'observation me faisait remarquer un jour que, chez ceux dont l'esprit se déränge, un signe précurseur de la folie est le développement anormal des instincts égoïstes. Ibsen a fait la même constatation. « Chacun ici », dit Begriffenfeld, « s'enferme en soi-même comme dans un tonneau. C'est dans le puits du soi-même qu'on en durcit le bois. C'est avec le bouchon du soi-même qu'on le ferme. C'est le soi-même qu'on y fait fermenter. Personne n'a de larmes pour les maux d'autrui. Personne ne comprend les idées d'autrui. Nous-

mêmes ? mais nous le sommes des pieds à la tête, jusqu'au bout des ongles. Il en résulte que, si nous devons avoir un empereur, vous êtes l'homme qu'il nous faut. »

La folie, tel est donc le dernier aboutissant du moi égoïste, par lequel tant d'hommes se croient conduits à la raison. Déjà Peer Gynt, qu'une lueur de bon sens a vite averti de la situation, mais qui ne trouve aucun moyen de s'échapper, se sent gagné par le délire général. Il commence à « hurler avec les loups ». Mais horreur ! voici l'un de ces misérables qui se pend. Un autre se coupe la gorge. Au comble de l'épouvante, Peer s'évanouit. Alors l'affreux Begriffenfeld saute à califourchon sur lui et le ceint d'une couronne de paille en criant : « Vive Peer, empereur du *soi-même* ! »

Avec cette apothéose, le drame satire est fini. L'égoïsme a dit son dernier mot. Mais le drame-idée continue. Après quelques méandres où la tonalité générale de l'œuvre devient de plus en plus intense, où l'énigme du

moi gyntien s'éclaire progressivement d'une lumière fantastique et troublante, voici que le mot de cette énigme resplendit tout à coup aux rayons de l'auréole qui ceint le front virginal de Solveig. Nous avons vu la folie de Begriffenfeld couronner l'être de transformation, d'imposture et d'égoïsme. Nous verrons la Sagesse Universelle étendre sa gloire sur l'être d'unité, de vérité et d'amour, alors que se sera accomplie l'hypostatique union de l'élément spirituel, qui est le moi essentiel de Peer Gynt, avec Solveig, qui en a le dépôt. Car ce moi n'a point accompagné Peer dans ses égarements, dans ses folies et dans ses avatars. Il est resté près de la *Gardienne*, pour employer le nom que M. Henri de Régnier a placé en tête de l'œuvre élevée où je trouve, sous une forme abstraite, l'idée qu'Ibsen avait vivifiée dans *Peer Gynt*. Pour ce moi-là, le temps et la distance n'existent pas. Il est invariable et rien ne peut le déplacer. Ainsi Solveig reste où Peer l'a laissée. Elle n'espère pas. Elle sait,

elle attend, elle prépare. Le *Peer Gynt* qui court là-bas, à travers le désert, l'amant d'Anitra, de celle qui ne se soucie pas d'âme mais de bagues aux doigts, ne sait rien de cela. Son moi gyntien a tout oublié. Il avait à songer à tant d'autres choses. Mais l'autre moi continue à vivre sourdement, au fond de l'être. L'inquiétude même de Peer en fait foi. Il vit et nous le savons. Quand Peer Gynt a vu fuir Anitra, nous avons aperçu, nous qui observions, Solveig, là-bas, loin, dans le nord, gardant fidèlement la maison délaissée et la promesse donnée. Peer l'ignore ou n'en a point conscience. Au milieu de sa détresse, dans la sinistre cour de l'hospice et dans les griffes de Begriffenfeld, ce n'est plus Solveig qu'il invoque, c'est le dieu qu'il s'est créé à son image, un dieu dont il ne sait plus le nom, tant il a changé comme lui et avec lui. Là-bas, en Norvège, dans la cabane d'Aase expirante, c'était un généreux amphitryon donnant à boire et à manger. Sur la côte du Maroc, c'était un municipal

céleste, providence des capitalistes alarmés. Maintenant ce n'est plus que « le tuteur de toutes les brutes », car Peer est philosophe... comme Begriffenfeld. N'importe ! il est sauvé, car il n'a point perdu *l'angoisse*, la divine angoisse qui, dans le cœur, réveille l'être intérieur, la force cachée qui ramène les égarés et réveille les morts. C'est elle qui, sans qu'il s'en doute, le reconduit, vieilli mais non brisé, dans sa patrie lointaine. Et, quand le vaisseau qui le portait a fait naufrage, quand ses dernières ressources se sont englouties, quand il s'est sauvé en noyant un cuisinier qui, sombrant, demandait encore à Dieu son pain quotidien, quand enfin il revoit les siens qui ne le reconnaissent pas et chez qui il retrouve les infirmités, les sottises, et les vices anciens devenus plus répugnants avec l'âge, qu'est-ce encore, sinon une angoisse secrète qui l'entraîne vers la forêt où Solveig l'attend ? Il est toujours le même cependant, durci de cœur seulement. Il se raidit contre la détresse, il la nargue et la défie. Et sa pensée

travaille toujours, et toujours sur lui-même. L'isolement a fait son œuvre. La vieillesse est là. C'est l'heure de jeter un coup d'œil en arrière. Et il le fait, à sa façon. Réduit à ramasser des oignons pour vivre, il en épluche un dont chaque pelure lui représente une phase de son existence, à commencer par la dernière que figure

Une feuille minable et frileuse d'aspect :
Le passager vantard, prometteur et suspect
Qui sent déjà son Gynt.....

Ainsi, il se gouaille lui-même. Mais voici que, à travers la *blague*, une inquiétude se fait jour. Rien de stable, rien de sérieux dans cette longue vie ballottée. Il n'a été que le jouet de ses convoitises, et, ainsi, il s'est dépensé tout entier.

L'oignon se rapetisse. Il disparaît et fond,
Et je n'aperçois pas de noyau ni de fond.

Mais la méditation n'est pas son fait. La vérité ne lui apparaît qu'en rêve. C'est tuo-

jours le Peer Gynt qui, sortant du cauchemar où il s'est débattu contre le Tordu, n'a qu'une pensée : « Je donnerais beaucoup pour un hareng saur. » Plus les réflexions chagrines l'assaillent, plus il s'arme de son naturel et se défend désespérément, comme un enfant qui ne veut pas qu'on l'opère. Une lutte violente s'engage entre ses deux âmes. C'est, d'abord, une voix qui le fait bondir, pâle comme la mort, la voix de Solveig. Car l'angoisse, quoi qu'il fit, l'a poussé jusqu'en vue de la maison qu'elle habite, de celle qu'il a jadis construite de ses mains. Il la reconnaît, et s'épouvante à la vue de la vérité, tel qu'un aveugle à qui on a ôté la cataracte et que la lumière torture. Effrayant contraste !

Ici le triste oubli, là-bas la foi gardée
Et l'âme riche. Ici l'âme dépossédée
Et l'angoisse mordant le cœur comme un vampire.

Cette angoisse, il ne peut la supporter et fuit, fuit comme toujours. Mais des pelotes arrêtent ses pas (la figure est empruntée au

conte populaire dont j'ai parlé plus haut). Il entend des voix mystérieuses. Ces pelotes, ce sont toutes les pensées qui se présentaient à lui et qu'il n'a pas eues. « Nous roulions devant toi », lui disent-elles,

Esprits subtils
A ton cœur vide
Soufflant : « Devide
Nos pauvres fils. »

Peer trébuche, mais il ne tombe pas. Il se redresse et brave l'hallucination.

Impossible ! dans un autre ordre
J'avais trop de fil à retordre.

Alors d'autres remords lui sont suggérés par les gouttes de pluie et les feuilles sèches qui tombent des arbres, par le vent qui souffle et les brins de paille qu'il chasse devant lui. Ce sont les pleurs qu'il n'a pas répandus, les mots qu'il n'a pas prononcés, les chansons qu'il n'a pas chantées, les actes qu'il n'a pas achevés. Ce sont tous les regrets, tous les

remords suprêmes d'une âme douée de force et qui n'a pas su utiliser sa force, douée de vie et qui n'a pas su vivre sa vie. Cependant Peer est plus paysan et plus avocat que jamais. A chaque reproche, il répond par un argument spécieux, à chaque cri de sa conscience il oppose un audacieux sophisme. Jamais il n'a si bien manié l'art des détours inspiré par le Grand Tordu. Il ne s'enfuit que devant la voix d'Aase qui l'accuse de l'avoir égarée en la conduisant à Soria-Moria, grief quelque peu injuste, il faut l'avouer.

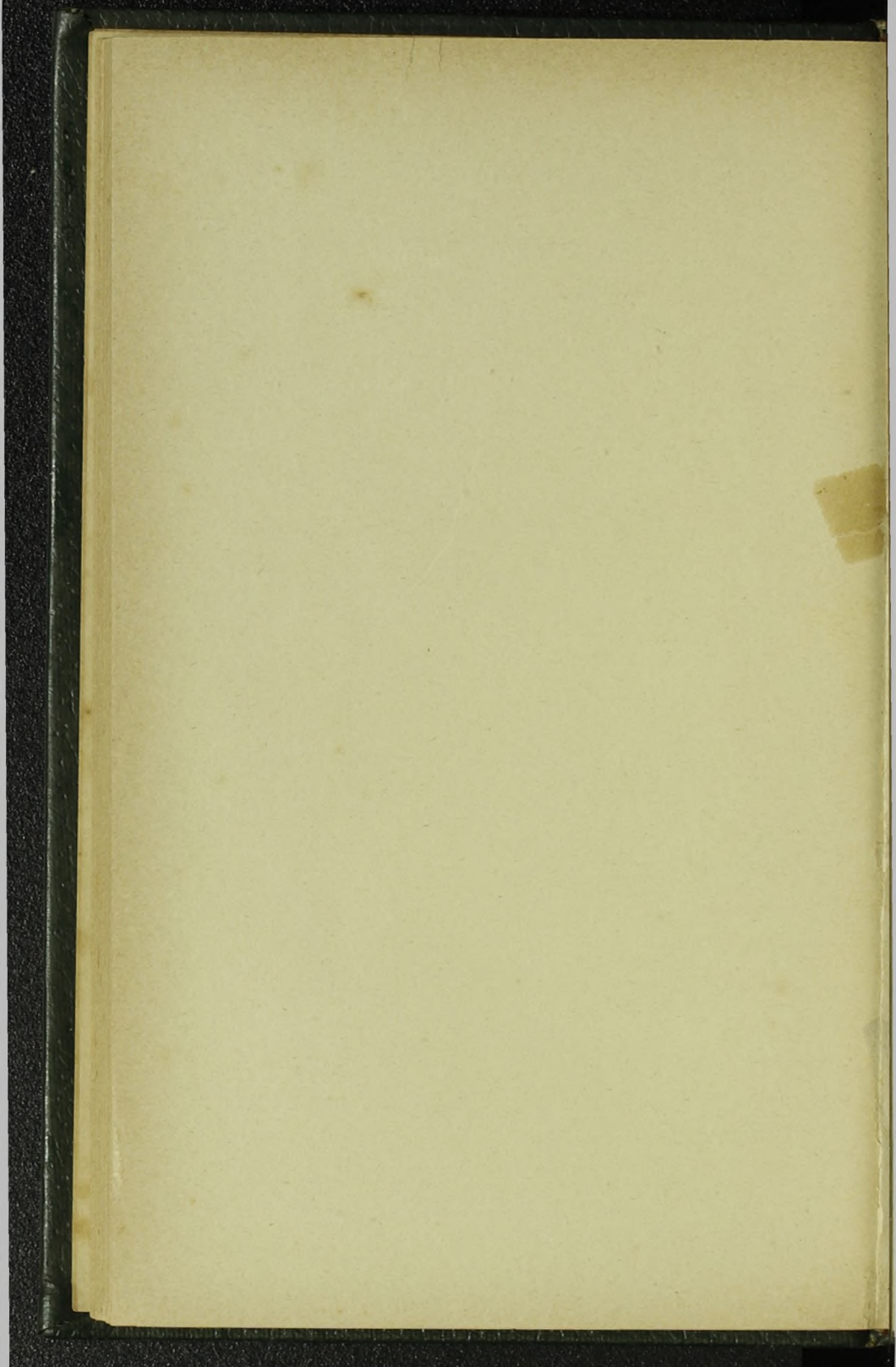
Mais plus vive encore est l'attaque et plus vive aussi la défense quand l'angoisse lui suscite enfin un dernier adversaire, le diable. Il se présente à Peer sous les traits d'un de ces fondeurs qui, paraît-il, achètent aux paysans norvégiens, quand ils sont dans l'embarras, leurs boutons d'argent pour en faire des lingots. Cette fois, c'est l'âme de Peer qui sera le bouton. Elle sera jetée à la masse et fondue avec elle, et cela *parce que*

Peer Gynt n'a jamais été lui-même. Pour le coup, c'est trop fort ! Lui-même ? Mais il n'a été que cela toute sa vie. Il faut pour le détromper que le *Vieux de Dovre* apparaisse en vagabond à qui les siens ont appliqué ses propres maximes, qu'ils ont dépouillé et chassé de son royaume. C'est lui qui apprend à Peer Gynt ce que nous savons depuis longtemps, comment et pourquoi il a perdu son individualité. C'est ensuite le Fondateur qui le renseigne, comme je l'ai déjà dit, sur la véritable manière d'être soi-même. « Elle n'a, d'ailleurs, de valeur », ajoute ce sophiste, « que pour qui la comprend. Les autres feraient mieux de remplacer leur volonté par celle de mon maître. Au moins, ils en auraient une. Seulement ils devraient, pour cela, en avoir l'intuition, et l'intuition périt chez qui s'enferme en soi-même. » Peer Gynt riposte comme il faut, il réussit plusieurs fois à circonvenir Satan. Mais, à la fin, le moment de se rendre est venu. Soudain, une femme apparaît, un livre de cantiques à la main,

car c'est le matin de la Pentecôte, de la fête de l'Esprit, du jour où, chaque année, Solveig attend le retour de l'ami. Elle apparaît sur le seuil de la cabane devant laquelle il se trouve de nouveau. Car, durant les affres de ce combat pour son moi menacé d'être fondu avec les autres, Peer, que le désespoir même qu'il ressent à cette perspective a rendu digne de pardon et de salut, n'a cessé, sans le savoir, de tourner autour de la maison de délivrance. Il reconnaît Solveig et, sans plus faire de détours, se précipite vers elle. « Dis-moi la vérité », implore-t-il, « et je serai sauvé. Qu'ai-je été tout ce temps, où ai-je été *moi-même*, dans ma plénitude et dans ma vérité? » Solveig lui répond : « Tu as été dans ma foi, dans ma vérité, dans mon amour. » « Ma mère, mon épouse, ô vierge sans tache », s'écrie l'homme régénéré en un instant, « cache-moi, cache-moi sur ton sein. » Il est uni à elle, à son véritable moi, et y rêvera à toute éternité.

Et Solveig chante très haut, inondée de soleil :

Je te bercerai, mon enfant,
Sur mon cœur repose en rêvant.



IV

Rien n'est moins mythe, n'est moins être de raison que Solveig. Ibsen nous renseigne sur ses parents, sur son éducation, sur sa foi qui n'est pas celle du poète. Elle est d'une famille de sectaires très respectables et un peu ridicules, parlant aux pécheurs, d'une voix douce et onctueuse, de la damnation qui les attend, mais faisant humblement le bien autour d'eux et, seuls, aidant la vieille Aase à retrouver son fils, que toute la commune poursuit. Ils ne sont pas de la commune. Ils ignorent ses intérêts et son autorité, comme ils ne

reconnaissent pas celle de l'Église. Ce sont des âmes pures et indépendantes, et, bien que leur vue soit bornée, le fait même de vivre concentrés non sur eux-mêmes, mais sur une grande pensée d'amour, les place, malgré les erreurs et les contradictions de leur foi, au-dessus d'autres, plus doctes ou plus avisés. C'est d'eux que devait venir la délivrance, que devait naître Solveig, qui, jusqu'à la fin, conserve la marque de son origine et parle à Peer Gynt de son Dieu à elle, en qui elle voit non le juge que redoutaient ses parents, mais le père qui se laisse fléchir par une auxiliaresse.

J'ai dit quel était l'esprit de l'œuvre. On voit qu'Ibsen n'a nulle part forcé les êtres sortis de sa pensée à y plier leur nature. Il a laissé à tous, même à Solveig, leur idéal, la liberté de penser et de croire conformément aux lois de leur propre développement. A plus forte raison tient-il à nous laisser cette liberté à nous-mêmes. Que notre esprit s'éveille, que notre imagination s'enflamme et que notre cœur frémissse, voilà tout ce qu'il

lui faut. La magie de son art, il ne l'emploiera jamais à emprisonner nos idées dans telle ou telle autre formule. Ce sont des forces vives qu'il suscite en nous, la volonté, l'amour du vrai et du beau, la haine du mensonge égoïste. Elles feront leur œuvre. Quelle œuvre ? On le verra. Il ne préjuge rien. Et s'il demeure imprécis, c'est de propos délibéré. Qu'il me permette de m'en référer là-dessus à ses propres paroles. Elles me resteront toujours gravées dans la mémoire, car cette crainte scrupuleuse de faire violence à un esprit en lui imposant des formules m'a paru un des plus beaux traits de son âme.

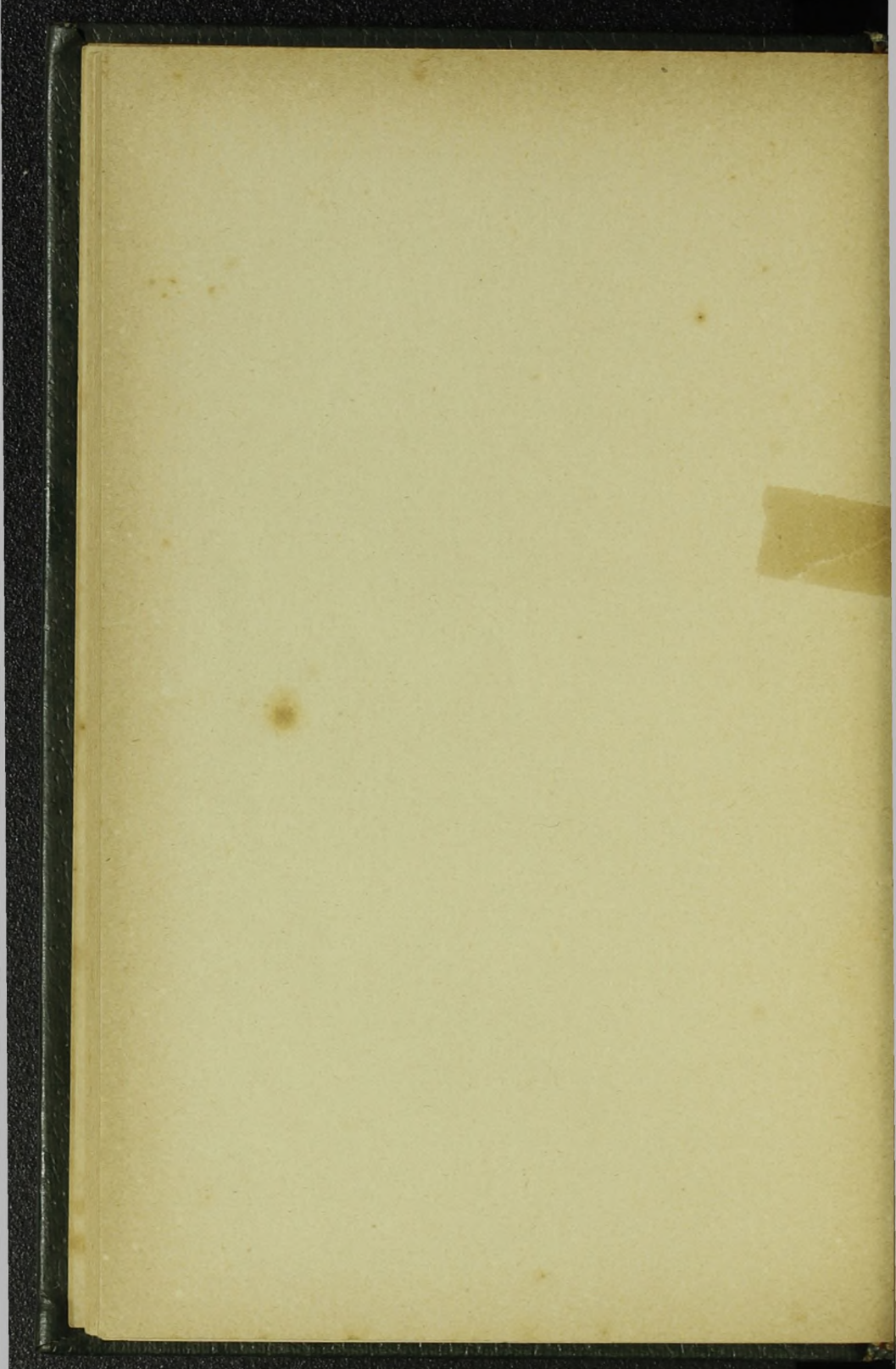
C'est ainsi que *Peer Gynt* a pu être commenté de diverses façons. L'un y a vu une leçon donnée aux hommes sans volonté, un autre la condamnation du romantisme et de ses fruits. Une revue théosophique anglaise, dont j'ignore malheureusement le nom, a, paraît-il, interprété le drame dans un sens bouddhique, et il est certain que les idées contenues dans *Peer Gynt* s'accordent avec quelques-

unes des conceptions métaphysiques et morales qui nous viennent des Indes, et forment une doctrine dont Ibsen ne sait d'ailleurs pas le premier mot, comme j'ai pu m'en convaincre. Des artistes ont senti dans *Peer Gynt* un fourmillement d'idées et d'images multipliant la force dramatique de l'œuvre et la jouissance qu'elle procure. Les Norvégiens l'aiment parce que c'est la plus norvégienne des pièces d'Ibsen, les peintres parce que c'est la plus pittoresque, les musiciens parce que c'est la plus musicale, les philosophes parce que c'est la plus philosophique, les enfants parce que c'est la plus enfantine. Que d'esprits petits et grands en mouvement, que d'idées en travail dans ce monde que le poète nous a ouvert ! Je viens de m'y promener comme d'autres. C'était mon droit. En ai-je abusé ? Qu'on me pardonne pour l'amour que je lui porte. Je n'impose mes réflexions à personne. La seule conviction bien définie que je serais heureux d'avoir contribué à graver dans les esprits, c'est que, si grande que soit

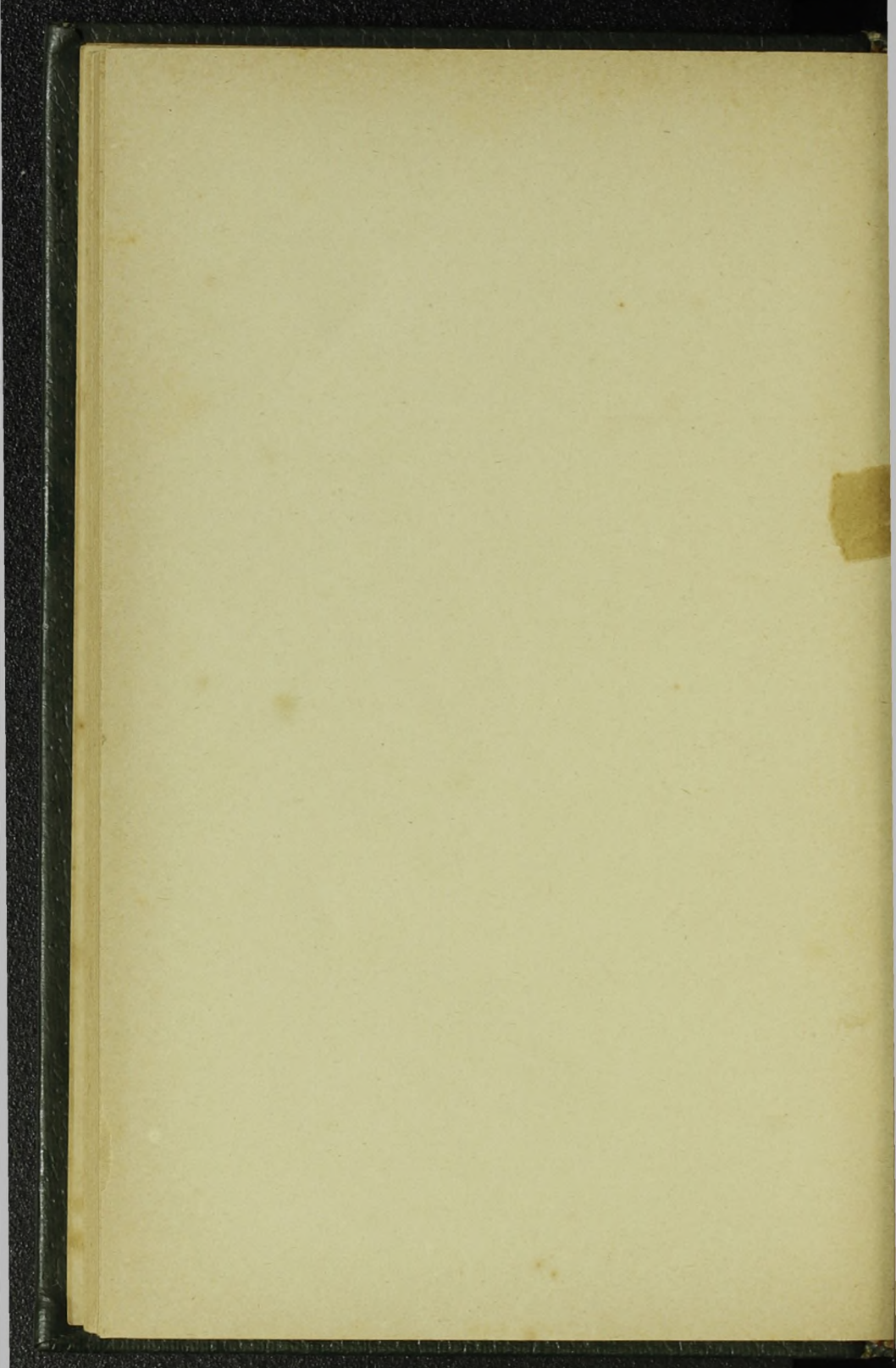
la pensée, il lui faut, pour vivre et agir, s'appuyer sur l'action et sur la vie. Et il n'y a pas de vie, pour une œuvre dramatique, sans une observation pénétrante inspirant une peinture fidèle, pas d'action sans une main ferme et sûre conduite par cette haute conscience artistique dont Ibsen, dans *Peer Gynt*, nous donne un magnifique exemple.

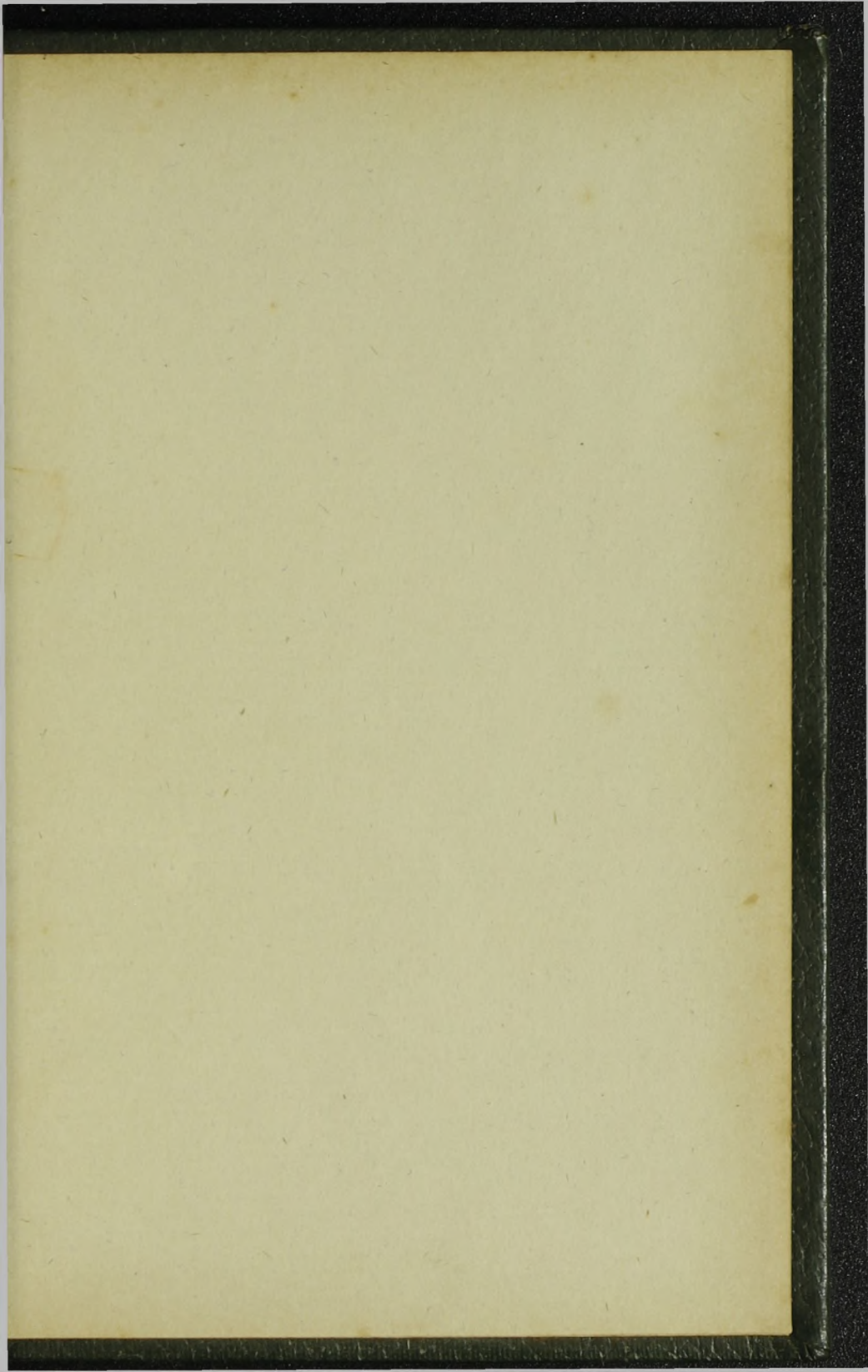
Et maintenant, que chacun se raconte ce drame à sa façon, pour peu qu'il ouvre l'esprit. Car *Peer Gynt* est une véritable fête de l'Esprit, une Pentecôte où chacun de nous est convié, quelle que soit la langue qu'il parle. Le poète ne nous demande qu'une chose. Il nous a indiqué une sphère où il est bon d'atteindre. Faisons comme les fidèles dont on entend le chœur au loin au moment où *Peer Gynt se retrouve*. Tournons-nous vers cette sphère idéale :

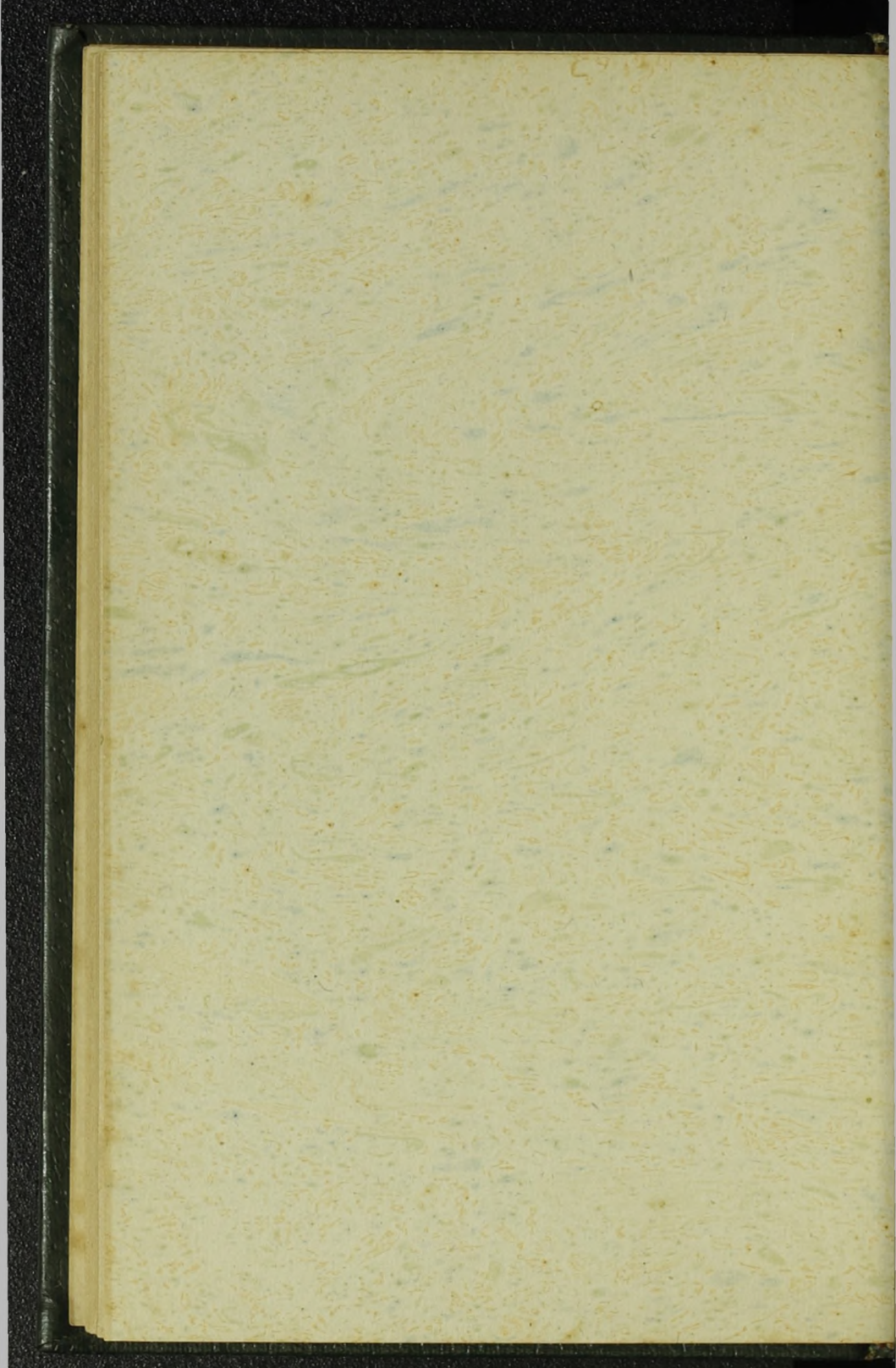
Élevons-y notre âme,
Nos yeux et notre cœur.



Paris. — Imprimerie du MERCURE DE FRANCE, Lucien Marpon
17, rue Friant







096.2
P965L

